

Papusza, poète tsigane en Pologne communiste



Communication de Jean-Yves Potel au colloque
« Tsiganes, nomades, un malentendu européen »,
Paris 6-9 octobre 2011.

Bronisława Wajs dite Papusza¹ (1908-1987) n'est pas née poète, elle l'est devenue.

J'emploie à dessein cette formule convenue pour signaler la tension à la source de sa notoriété en Pologne et du malheur de sa vie. Elle a été la première Tsigane dont les poèmes en romani ont été publiés et traduits en Pologne communiste au début des années 1950 ; elle a également écrit des textes et une correspondance en polonais. Une œuvre originale et forte qui l'a rendue célèbre. Or cela n'allait pas de soi pour sa communauté. Certains l'on accusée d'avoir révélé les coutumes et les secrets de la vie tsigane, ce qui lui a valu les foudres des autorités coutumières. Elle a cessé d'écrire, et elle est morte abandonnée à la misère et au silence. Longtemps, on n'a retenu d'elle que cette légende tragique.

Or c'est par sa critique que je voudrais commencer. En construisant un mythe, on fige une image erronée de cette femme extraordinaire, de sa communauté et de sa poésie. Mélangeant rumeurs et faits avérés, on s'éloigne d'une bonne connaissance de ses textes et de sa vie. Et partant, du monde tsigane polonais. En cela, la légende est instructive.

¹ C'est-à-dire "poupée", sa mère l'appelait aussi « lalka » ou « lalunia », trois formes du même surnom. Cf. entretien de 1979 à la radio de Zielona Gora (Machowska, p. 95.)

Je résume la fable : enfant d'une tribu illettrée et nomade jusqu'à la fin des années soixante, Papusza aurait appris à lire et écrire en cachette ; quand on la surprenait en train de lire elle était battue et ses livres brûlés ; amoureuse d'un beau garçon au regard de feu, elle aurait été contrariée et mariée de force, à l'âge de 15 ans, avec un vieux monsieur, Dionis Wajs, un harpiste ; malheureuse, elle se serait alors mise à chanter sa mélancolie ; après la guerre, elle aurait croisé par hasard Jerzy Ficowski, un poète communiste qui, comprenant ce qu'il pouvait tirer de ses chants, en aurait fait une activiste de la sédentarisation prônée par le régime ; ce qui aurait mis les Anciens en colère : elle aurait été jugée par un tribunal interne et bannie ; isolée, lâchée par Ficowski, elle aurait cessé d'écrire (malgré une embellie à la fin des années soixante) et serait morte, sacrifiée. Pour les besoins de cette caricature, certains auteurs, comme par exemple la journaliste Isabel Fonseca (Fonseca, p. 11-23.), vont jusqu'à présenter Ficowski en « traître » ou « conseiller » du régime pour « la question tzigane », un autre auteur parle d'un « manipulateur sans scrupule. »² Tout cela serait risible si cette légende n'était pas répercutée dans des romans à succès, tel *Zoli* de Colum McCann³, au point d'enfouir le véritable destin de Papusza sous les ragots et de compromettre le contact avec son œuvre. Au vu du très petit nombre de gens qui s'intéressent à cette affaire, c'en devient triste. Mais plus généralement, on voit aussi comment cette déformation de la réalité, présentée dans un style dramatique et ampoulé, entretient les stéréotypes. Elle conforte l'idée d'un monde tzigane fermé qui ne parviendrait pas à entrer en communication avec la société qui l'entoure depuis des siècles, sinon en bannissant celui, et surtout celle, qui tenterait de s'y insérer ; elle n'envisage qu'un monde *gadje*, communiste de surcroît, hostile et manipulateur par nature.

Heureusement, depuis quelques années, l'histoire a repris le dessus. En Pologne, la plupart des archives sont désormais accessibles, ce qui rend possible des recherches historiques et linguistiques sérieuses. Une biographie de Papusza est en préparation par Angelika Kuzniak, une journaliste de renom ; un film de fiction réalisé par Krzysztof Krauze est annoncé pour le printemps 2012⁴. Surtout, un grand travail biographique et d'établissement des sources, a été réalisé par Magda Machowska, philologue et ethnologue de l'université Jagellon à Cracovie. Elle étudie de manière scrupuleuse dans son livre *Bronislawa Wajs Papusza, między biografia a legenda* [Entre la biographie et la légende], toutes les variantes de cette légende, et nous fournit un matériau précieux pour une réflexion.

Sur cette base, il est maintenant possible de sortir de la légende.

Une fille de la forêt

Papusza est née au début du siècle à une date et en un lieu incertain. 1908 ou 1910 ? Lublin ou Plonsk ? Elle ne savait pas trop. Elle a retenu pour ses déclarations administratives, le 17 août 1908. Elle a laissé le récit suivant de sa naissance : « Je suis une fille de la forêt. Une Tzigane née sous la broussaille. Je suis venue au monde dans un campement à la lisière des bois, du côté de Płońsk, non loin de Varsovie. On

² Marcel Courthiade qui parle aussi d'un « cynisme d'apparatchik », in *Etudes tziganes*, n°9, 1997, p. 36 et 37.

³ L'auteur précise s'être directement inspiré de la vie de Papusza, telle que présentée par Isabel Fonseca (sa principale source) (MacCann, p.344.)

⁴ Réalisateur notamment de *Detta* (Dlug, 1999) et *Moj Nikifor* (2004), Krzysztof Krauze (né en 1953) est un des meilleurs réalisateurs polonais du moment. Voir son entretien in *Gazeta Wyborcza*, 17 juillet 2011.

m'a porté de la forêt jusqu'à l'église du village. Maman me l'a raconté. »⁵ Ses parents étaient des Tsiganes itinérants venant de Galicie⁶. Elle a grandi en Volhynie sur les bords du Niémen (dans l'actuelle Ukraine). Après la mort de son père déporté en Sibérie quand elle avait 4 ou 5 ans, sa mère s'est remariée avec un Wajs.

Papusza a toujours été une enfant à part, une originale, qui ne passait pas inaperçue. Elle a su très tôt dire la bonne aventure. Jolie, mystérieuse et solitaire, elle parcourait les campagnes en lisant dans les mains des paysannes. On peut se l'imaginer dans les années vingt à travers cette anecdote qui en sus, nous informe sur la réaction de l'environnement. Elle n'avait que 14 ou 15 ans : « J'approchais une maison, un homme est sorti en courant. Il a ouvert sa bouche, large comme une porte d'étable, et s'est mis à hurler : "Sale Tsigane ! Voleuse ! Racaille ! Une sorcière, voilà ce que tu es ! Je vous passerais volontiers la corde au cou, à vous, diablesses noires !" Immobile, pétrifiée, je l'écoutais sans mot dire. Au bout d'un moment, une sensation étrange m'a saisie, m'entourant d'un silence épais, où sa voix ne me parvenait plus. Quand j'ai retrouvé mes esprits, le type me regardait toujours, mais il avait cessé de hurler. Il était confus, et j'ai vu le trouble dans ses yeux, comme s'il voulait me demander pardon. Mais je ne pouvais pas parler, j'étais comme muette. Quand je suis parti, il ne m'a pas lâchée du regard. »⁷ Dès son enfance, elle s'était distinguée par le chant : « J'aimais danser, chanter. J'étais une enfant très joyeuse. J'étais une chanteuse du Niémen. »⁸ On voit que Papusza se distinguait par son charisme naturel, son talent et son intelligence, ce qui suscitait, dès son enfance, une certaine jalousie.

Il est vrai qu'elle savait lire et écrire. Enfant, elle avait trainé avec les élèves d'une école près de Grodno, qui lui avaient appris les premières lettres de l'alphabet ; puis une commerçante du coin, une femme juive, lui avait enseigné la lecture en échange des poulets qu'elle apportait. A l'époque, très rares étaient les enfants tziganes qui savaient bien le polonais : « J'ai appris à lire des journaux et des livres, et je lisais beaucoup. J'ai appris à écrire aussi. Mais je gribouillais car je ne faisais pas assez d'exercices... » Ce qui n'était pas toujours bien vu : certains Tsiganes « étaient méchants avec moi, parce que je savais lire et que je gagnais bien ma vie, ils racontaient de vilaines choses dans mon dos. Moi, pour les agacer, je lisais encore plus, et j'allais dire la bonne aventure. »⁹

Enfin, et c'est peut-être l'origine d'une hostilité ressentie très tôt, elle a rompu son mariage. On sait l'importance de ce passage pour une femme tzigane. « À quatorze ans, a-t-elle raconté¹⁰, j'étais *dchajory*, pas laide et même avenante. Je veillais à ce que ma tenue soit toujours modeste et propre. Les gens ont fini par comprendre que mon instruction me profitait, et je suis devenue très populaire. Tout le monde parlait de moi, enfants et adultes. Quand j'ai eu mes quinze ans, on m'a demandée en mariage. Les Tsiganes ont

⁵ « Autobiographie », (Papusza Wajs 1).

⁶ Les *Galiciajaki* sont des Tsiganes arrivés sur le territoire polonais au début du 16^e siècle, ils fuyaient les persécutions allemandes. Ils font partie des *Polska Roma*, un des quatre grands groupes tziganes vivant en Pologne avant la guerre.

⁷ Récit rapporté par Jerzy Ficowski, (Machowska, p. 37.)

⁸ Entretien de 1979, (Machowska, p. 95.)

⁹ *Ibid.*

¹⁰ Extrait d'un journal inédit, conservé au musée de Tarnów, (Machowska, p. 37).

coutume de marier leurs filles très tôt. À l'époque, je gagnais ma vie mieux qu'une vieille Tsigane. Or chez nous, ce qui compte vraiment, c'est de savoir bien gagner sa vie. » Ce premier mari demeure mystérieux, nous savons qu'il était plus âgé de dix ans et brutal. Les circonstances de leur rupture ne sont pas claires – qui a quitté l'autre ? et quand ? – toujours est-il que, selon Magdalena Machowska, elle a été enlevée à l'âge de 26 ans par son beau-père, le frère du mari de sa mère, Dionis Wajs, un homme de 42 ans, musicien à la tête d'un orchestre itinérant¹¹. On a souvent dit ce second mariage malheureux – Papusza n'a pas eu d'enfants, et le couple a adopté un garçon après la guerre – mais ils sont restés ensemble jusqu'à la fin, et le dévouement de ce second mari aux moments les plus difficiles de sa vie atteste du contraire¹².

Les paroles dans la tête

Papusza a développé son art dans la famille Wajs – leur ensemble musical se produisaient avec trois harpes sur les bateaux ou dans les tavernes. Elle chantait et improvisait de longs poèmes à la manière des Tsiganes polonais d'autrefois, aujourd'hui disparue. Nous connaissons cette tradition grâce aux observations d'un historien romantique du milieu du 19^e siècle, Teodor Narbutt, et aux collectes de Ficowski après la guerre. Tout en chantant, ils étaient capables d'improviser de longs poèmes, comprenant parfois des dialogues. C'étaient des chants à thèmes sociaux (la pauvreté, notamment) ou exprimant la nostalgie de Tsiganes emprisonnés « se languissant de leur famille, de la liberté et craignant l'infidélité de leur épouse. » (Ficowski 1, p. 105). C'était aussi une manière de raconter la vie de tous les jours et ses petits soucis.

Or, les chants de Papusza sont différents. Par ses thèmes et par « la richesse de ses métaphores, sa précision poétique, les couleurs des images et des mots », dit Ficowski, ils deviennent poésie (Ficowski 1, p. 110). Ils transcendent un naturalisme spontané, pour atteindre la puissance des grands textes. En français, nous n'avons toutefois qu'une idée approximative de son style, aucune traduction satisfaisante n'ayant encore été publiée¹³. Outre Jerzy Ficowski, dont la sensibilité poétique n'est pas contestable, on peut citer le jugement d'autres poètes contemporains, tels Julian Tuwim qui lui a dit son émerveillement : « Le poème que vous m'avez dédié est d'une beauté exceptionnelle. Il m'est impossible de décrire la joie que vos paroles, fraîches et passionnées, m'ont apportée » ; ou encore celui de Wiesława Szymborska (prix Nobel de littérature, 1996), qui écrivait, en 1956 : « Nous avons entre les mains des fruits mûrs, nous devons maintenant découvrir de quelle espèce d'arbre ils sont tombés, sa hauteur, l'ampleur de ses branches, la forme de ses feuilles... »¹⁴

Ficowski distingue deux formes, parmi la quarantaine de poèmes connus de Papusza¹⁵ – des « miniatures » et des « épopées ou ballades » – et une thématique dominante, la communion avec la nature qui a tant frappé Szymborska. Dans les petites formes, elle est prétexte à des évocations mélancoliques des

¹¹ *Ibid*, p. 41.

¹² Voir le chapitre 5 du livre de Magda Machowska.

¹³ La version des textes traduits du romani par Marcel Courthiade, réunie en volume sous le double titre *Routes d'antan/Xargatune droma* est malheureusement trop littérale et dans un français approximatif (Wajs Papusza 3).

¹⁴ Cités sur le site <http://www.facebook.com/pages/PAPUSZA-Bronis%C5%82awa-Wajs/11134133222056>

¹⁵ Le premier volume des chants de Papusza, *Piesni Papiszy*, paraît à Wrocław en 1956, le second, *Piesni Mowione*, en 1973 à Łódź.

seules « personnes » qui la comprennent : la forêt et de la rivière ; ou du soleil, le père des Tsiganes, qui réchauffe le corps et enchante le cœur, tandis que les pluies lavent les larmes. La nostalgie du voyage – « je ne retournerai pas sur ces routes » – et de la forêt, son double lyrique, délimite « son » territoire. Elle exprime une appartenance, caractéristique des *Polska Roma*, au vaste espace nord de la Pologne qu'elle a parcouru. « Ma terre, je suis ta fille », crie-t-elle en évoquant cet enracinement : « Sur toi j'ai grandi, dans ta mousse je suis née. » Ce qui la conduit vers un sentiment patriotique « pour le pays polonais, ma rouge et blanche ».

Dans ses « épopées », Papusza aborde la guerre à trois reprises (Machowska, p. 249), elle évoque notamment des massacres de Tsiganes par les nazis et les nationalistes ukrainiens, massacres auxquels elle a échappé de justesse. En 1943, son campement s'était installé près de Włodzimierz, la principale ville de Volhynie, près de l'actuelle frontière polonaise. Alors qu'ils jouaient dans une taverne, un soldat allemand, lui-même tzigane semble-t-il, les avertit à la dernière minute. La majorité de sa famille est tuée (environ une centaine de personnes, estime-t-on). Son texte poétique intitulé *Les larmes de sang* (*Ratvale jasva*, en romani) est une des rares œuvres littéraires tziganes sur l'extermination, contemporaine des faits. Elle témoigne de leur mort d'épuisement et de faim, cachés dans les bois, pourchassés par les Allemands. Ils partagent leur sort avec des enfants juifs qui ont perdu tous les leurs. Elle raconte des fosses qu'il faut creuser et des exécutions massives : « Ils ont décidé/de détruire les Tsiganes. /Ils leur ont fait creuser des fosses, /ils voulaient tous nous tuer./[...] Les Tsiganes, hommes, femmes, malades/ont été précipités dans les fosses. /La nuit, on viendra les assassiner. »¹⁶ Plus loin, elle note : « Les Allemands tuent douze membres de ma famille. » Puis, c'est le matin du meurtre des enfants ; elle s'adresse à Dieu qui seul sait ce qui va advenir, puis à sa bonne étoile : « Oh, toi ma petite étoile qui étincelle au-dessus du monde ! Aveugle les yeux des Allemands. Embrouille leurs routes. Ne leur montre pas le chemin. Trompe-les pour que vivent les enfants du Juif et du Tzigane. » Elle entend les « balles qui sifflent aux oreilles », pleure et crie cette supplique : « Que tous les Roms viennent à moi » et « qu'ils emportent mon message. »¹⁷

Ce long poème, unique en son genre, est caractéristique de la manière de Papusza. Il présente la mort dans le décor merveilleux des contes : « L'hiver doré viendra, brillant comme des étoiles, et la neige nous recouvrira./Les yeux noirs gèleront, les petits cœurs mourront. » La nature protège et console : « Seul le petit oiseau entend les pleurs du père et de la mère, /la forêt et la rivière écoutent, entendent notre chant puissant,/et le feront connaître au monde entier. » Elle invoque un Dieu vengeur : « Ô grand Dieu, tu nous as frappés. Frappe-les maintenant, Seigneur¹⁸. » Ce qui ne l'empêche pas, dans un autre texte, de s'en charger elle-même : « Moi, la Tzigane, je ne pleurais jamais. À cheval, le feu au cœur, je poursuivais les Allemands. La nuit, dans les forêts et par les chemins solitaires. »¹⁹

¹⁶ Texte traduit ici du polonais.

¹⁷ Citations librement adaptées de la translittération française de Marcel Courthiade (Wajs Papusza 3).

¹⁸ Textes traduit ici du polonais.

¹⁹ *Smutna pieśń*, poème datant de 1951, cité à partir de la version polonaise (Wajs Papusza 1).

Jerzy Ficowski, le p'tit frère

Arrêtons-nous maintenant sur ce Jerzy Ficowski qui a rencontré Papusza en 1949. C'était un jeune homme de 25 ans. En 1942, il avait « éprouvé une émotion extraordinaire » en lisant *Les Boutiques de cannelle* de Bruno Schulz et lui avait aussitôt écrit. Il ignorait que le grand écrivain juif polonais avait été abattu comme un chien, par un SS, sur les pavés du ghetto de Drohobych. Ficowski a consacré une grande partie de son existence à retrouver l'œuvre de Schulz, à rassembler ses textes et ses dessins épars, qu'il a édités. On lui doit le sauvetage dans des conditions difficiles, de cette « source permanente d'enchantement », et la première biographie de l'écrivain (Ficowski 2).

Combattant de la résistance polonaise (Armée de l'intérieur, AK) il a été emprisonné par les Allemands, puis déporté dans le Reich après l'écrasement de l'insurrection de Varsovie. A son retour, il a entrepris des études supérieures, en cherchant surtout à publier ses premiers poèmes et un texte sur Bruno Schulz. En 1946, grâce à Julian Tuwim, un des poètes majeurs de l'avant-guerre revenu d'exil, qui l'a pris sous sa coupe²⁰, il a édité un petit recueil inquiet et moqueur sur les tracasseries d'un ancien résistant. Il l'a intitulé *Le Soldat de plomb*.

Ficowski était donc, d'abord poète. Contrairement à nombre de ses aînés (Tuwim, Wazyk, Iwaszkiewicz ou même Milosz), il n'a pas rallié ni servi le nouveau régime. Il a toujours refusé d'adhérer au parti communiste, il se tenait à distance du politique. C'était un original qui écrivait des chansons, ou vivait de traductions. Il a laissé une des œuvres majeures de poésie polonaise dans la seconde partie du 20^e siècle²¹. Il fut aussi – ce qui n'était pas commun pour un Polonais sans origines juives – un traducteur du yiddish. On lui doit par exemple la version polonaise du *Chant du peuple juif assassiné* d'Yitskhok Katzenelson²².

Et il a « découvert » Papusza. En 1949, après que les communistes eurent imposé leur régime, les anciens de l'AK qui refusaient de rentrer dans le rang étaient sans cesse surveillés, sinon harcelés par la police politique. Ficowski était de ceux là, et il partit se réfugier dans des campements tziganes : « J'y suis resté jusqu'en 1951 », a-t-il dit dans un entretien paru en 1994²³. Il avait été introduit par un ami tzigane qui le faisait passer pour son neveu. « Il leur a assuré que j'étais un homme bien et ils l'ont cru. Ils m'ont accepté sans réticence, m'ont attribué une tente, une couette et un oreiller, et j'ai pu écrire avec eux sur ce qui était arrivé en Volhynie. » Le campement comprenait seize familles qui se déplaçaient en Poméranie occidentale ; un jour, on lui a présenté « celle qui savait composer des chansons dans sa tête », une femme d'au moins quarante ans, belle et moqueuse, une balafre au visage (due disait-on, à une épouse trompée). Papusza lui aurait dit : « J'aime écouter les roues chanter quand nous voyageons, et la pluie taper sur le toit

²⁰ Julian Tuwim (1894-1953) a été un des membres fondateurs du prestigieux groupe poétique *Skamander* (1918) avec Jan Lechon, Antoni Slonimski ou Jaroslaw Iwaszkiewicz. Juif assimilé, il a fui la Pologne en 1939 et passa l'essentiel de la guerre aux Etats-Unis. Sur l'aventure intellectuelle et politique de ce groupe dans le siècle, voir l'étude de Marcin Shore (Shore, 2006)

²¹ On peut lire en français deux recueils traduits par Jacques Burko (Ficowski 3&4, 2005). Jerzy Ficowski est décédé en 2006, à l'âge de 82 ans.

²² Traduit en collaboration avec Jerzy Zagórski.

²³ Lidia Ostalowska, „Myślę, więc nie ma mnie”, *Gazeta Wyborcza*, 14 octobre 1994 (Machowska, p. 53).

de la roulotte. C'est ma musique, quand je l'entends les paroles arrivent toutes seules dans ma tête. »²⁴ Elle lui a montré ses premiers textes écrits dans le romani des *Polska Roma*²⁵ avec des lettres polonaises aux formes étranges, une ponctuation et une orthographe des plus singulières. Il lui a alors proposé de les traduire en polonais. Une profonde et longue amitié est née entre les deux poètes, entre la Tsigane et celui qu'elle appelait « P'tit frère » [*Braciszku*].

Des premiers textes de Papusza ont paru en polonais, en 1950, dans une revue. C'était la pleine période stalinienne, et Jerzy Ficowski avait sollicité l'aide de son mentor, Julian Tuwim. Sans cet appui, rien n'eût été possible. Très populaire, Tuwim disposait d'une forte position dans le pays et le monde littéraire renaissant²⁶. Papusza lui a d'ailleurs écrit et ils ont ensuite entretenu une correspondance jusqu'à la disparition du poète en 1953. Tuwim admirait Papusza, il lui a également obtenu une petite bourse du ministère de la culture, et l'a accueillie au sein de l'Union des écrivains.

Cette première publication était introduite par un entretien sur la culture tsigane entre Tuwim et Ficowski (en fait rédigé par ce dernier) (Tuwim, 1950.), suivie d'autres textes qui ont paru régulièrement. Ainsi, adoubée par la principale autorité poétique du moment, Papusza devint poète en 1950, la poétesse quasi officielle des Tsiganes en Pologne. Elle n'aimait pas ce terme, mais elle en était fière. Elle l'a écrit un jour au « grand poète » : « Je suis une Tsigane de la forêt, la nature c'est toute ma vie. [...] Je ne suis pas poétesse, si j'écris, c'est juste comme ça. [...] Vous faites de moi une femme célèbre. J'en suis très fière, bien que je ne le mérite pas. » (Machowska, p.171). Cette ambiguïté et la fierté d'être reconnue, affirmait aussi une forme de liberté, rare pour une femme tsigane de son époque.

De son côté, Jerzy Ficowski réussit à publier un livre en 1953, une synthèse qui s'inspire de son expérience, *Les Tsiganes en Pologne*. Outre l'histoire polonaise des différents groupements attestés depuis le XV^e siècle et une présentation ethnographique des coutumes, ce livre comprend de nombreuses photos dont celle de Papusza ; il cite ses poèmes, et présente le premier glossaire romani/polonais jamais établi. C'est un ouvrage ethnographique exceptionnel. Aujourd'hui encore, après de nombreuses rééditions, il est considéré comme un livre de référence et un classique (Ficowski 1).

Mise à l'écart et silence

Pourtant les *Polska Roma* ne voyaient pas les choses ainsi en 1953, et cette publication fut à l'origine d'un drame terrible. Pour en comprendre la violence, il faut se resituer dans le contexte. Nous étions dans une des périodes les plus brutales de la dictature communiste. La répression contre les opposants de toutes sortes allait bon train. Le pays avait été meurtri par la guerre – près de 17% de sa population civile a été tuée, dont 90% des Juifs –, et il fallait le reconstruire. Les Tsiganes « errants » étaient considérés hostiles, dangereux. Les communistes cherchaient à mieux les contrôler et à les sédentariser ; pour les transformer en ouvriers sidérurgistes ils les contraignaient, au nom du progrès, à quitter leurs campements

²⁴ Selon Jerzy Ficowski, cité par Magdalena Machowska.

²⁵ Très différent du romani pratiqué en France, par exemple.

²⁶ Non communiste, il avait rallié le régime à son retour en 1946, non sans une certaine naïveté, mais en n'hésitant pas non plus de plaider (et d'obtenir) auprès de Bierut la grâce d'un poète nationaliste condamné à mort par le régime. (Shore, p. 284 et sq.)

et à s'installer dans des villages miséreux ou des blocs d'immeubles préfabriqués. La police les pourchassait. Le périple de la famille Wajs, qu'a pu partager Ficowski en ce début des années cinquante, résume à lui seul la violence de cette politique des communistes. Ils ont erré des mois à la recherche d'un havre, ils ont traversé la Mazurie, puis la Poméranie pour aboutir en Silésie, dans ces terres « recouvrées » d'où avaient été chassés les Allemands. Sur la route, ils ont souvent été inquiétés par la milice populaire (police) qui les brutalisait. Ainsi à Morag, le mari de Papusza a failli être étranglé. A la recherche d'une maison, ils parcouraient 50 à 60 km par jour.

Dans ce climat, les milieux tsiganes se montraient méfiants. La première publication des textes de Papusza, en 1950, introduite par Tuwim et Ficowski, avait déjà été mal perçue. La rumeur l'avait accusée de trahir les secrets de la divination et d'autres coutumes. Elle avait fui le campement avec sa famille, et parcouru 300 km, en décembre, dans la neige. Plusieurs étaient tombés malades. Finalement la famille Wajs s'était installée à Zagan, non loin de Wrocław, où elle écrit l'essentiel de son œuvre.

Lorsqu'en novembre 1952, Ficowski a annoncé à Papusza la prochaine parution de son livre, elle s'est montrée inquiète de la colère tsigane : « Des pressentiments bizarres me harcèlent, lui a-t-elle écrit. Les Tsiganes me regardent avec méfiance, et moi, je ne me reconnais plus. Je suis changée. Note-le, je n'ai jamais été comme ça. J'ai peur de tout oublier, de mourir, d'avoir un accident. Ou peut-être vais-je encore vivre longtemps, jusqu'à mon centième anniversaire, mais sans jamais écrire un seul mot ? Je fais des rêves horribles, et mes pressentiments ne me trompent pas. Un malheur approche, je serai la première à périr. » Elle lui a demandé d'arrêter la publication. Ce qui était impossible, la parution du livre ayant été programmée grâce à l'insistance de Tuwim (il parut quelques semaines avant sa mort) et 5000 exemplaires étaient déjà imprimés.

Papusza subissait une nouvelle vague de rumeurs et de propos malveillants. On l'accusait de trahison, de divulguer les secrets de la langue tsigane, de donner aux *gadjé* les moyens de les espionner et de les contraindre. Ficowski a raconté plus tard : « Des nouvelles me sont parvenues, selon lesquelles Papusza sombrait dans la folie. Elle est venue me voir à Varsovie. Elle s'était renfermée sur elle-même, muette de désespoir. Elle regardait, mais ses yeux ne voulaient plus rien voir, comme s'ils avaient déjà trop vu. Elle s'est rendue à l'Union des écrivains, elle les a suppliés de faire quelque chose pour que mon livre soit retiré de la vente. » On l'a renvoyée : un acte brutal qui l'a profondément meurtrie. Peu après, Ficowski a appris que, « prise d'un accès de désespoir », Papusza « a déchiré et brûlé ses cahiers de poèmes, toutes mes lettres et celles de Tuwim. Sa famille m'a contacté en me demandant de l'aide pour la placer dans un établissement spécialisé dans les troubles nerveux. Papusza a quitté l'hôpital contre l'avis des médecins, à la demande de sa famille. Elle s'est réfugiée dans le silence. » Ils ont quitté Zagan et sont allés vivre à Gorzów.

Elle est restée malade longtemps, avec des rechutes régulières, elle a été plusieurs fois hospitalisée jusqu'en 1983²⁷. Elle n'a plus jamais écrit, ni chanté. Isolée de sa communauté par la rumeur et les

²⁷ Certains documents laissent accroire que ces hospitalisations lui servaient aussi à se refaire une santé tant elle souffrait de la misère et même de la faim. Cf. la biographie de Papusza par Adam Bartosz, directeur du musée de Tarnow, sur le site éducatif *Romano elementaro* <http://elementaro.org/>

accusations, elle n'a cependant pas été bannie, déclarée « impure » comme certains l'ont dit²⁸. Angelika Kuzniak qui prépare actuellement une biographie de Papusza, a rencontré l'émissaire envoyé par le *Baro Shero* (le Sage) auprès d'elle pour jugée de son état, elle était effectivement très malade. Elle n'a pas été bannie, les *Polska Roma* considérant la maladie mentale comme une punition suffisante²⁹. Un journaliste polonais qui l'a rencontrée en 1957, en fait le portrait suivant : « Une femme d'une cinquantaine d'années se tient devant nous. Elle est très belle. Petite, gracile, enveloppée d'un châle noir. Mais ce n'est plus la reine – la poétesse. Elle a été blessée. Voici une chanteuse qui a peur de chanter. Une poétesse qui a peur d'écrire. Profondément triste, elle s'enferme dans le silence. Elle a été malade. Nous ne connaissons pas la raison pour laquelle elle a été battue, nous ne savons même pas si elle a reçu des coups. [...] Son mari la soigne avec dévouement. Il a vendu sa harpe pour pourvoir à ses besoins. »³⁰

Papusza est morte en 1987 dans la pauvreté et presque oubliée. Ficowski a correspondu encore avec elle, ou par l'intermédiaire de son mari jusqu'à la mort de ce dernier en 1972. Toutes ces correspondances sont aujourd'hui accessibles³¹, nous avons également plusieurs entretiens donnés par Papusza à des journalistes, et même un journal intime de la poétesse dont des extraits sont conservés au musée de Tarnow. Parallèlement, les textes de Papusza ont continué à être publiés, avec ou sans Ficowski. Ce dernier ayant de plus en plus de difficulté à éditer ses propres textes, est interdit de publication, pendant au moins six ans à partir du milieu des années 1970, du fait de son soutien à l'opposition démocratique³². Il ne peut plus approcher Papusza.

Le destin d'une femme

De cette triste histoire, il ressort la grande douleur de Papusza rejetée par les siens, et des interrogations sur ce qui a fait le destin de cette femme.

On doit d'abord se demander si elle a fauté. A-t-elle trahi les secrets de sa communauté ? Evidemment, non. Elle s'en défendait, et l'a écrit dès 1952 à Ficowski : « Je n'ai pas trahi [...] Je n'ai dévoilé que ce que le monde savait depuis longtemps. Tant pis, cher P'tit frère, je n'ai qu'une peau, s'il me l'arrache une autre poussera, plus belle et plus noble, plus immaculée. Ils me traiteront de chienne. Mais un jour, le monde comprendra peut-être que je n'ai rien fait de mal, que je n'en ai jamais eu l'intention³³. » En outre, il serait erroné de la considérer comme la seule informatrice du poète polonais pour son livre et son glossaire. Les archives comprennent quantité de correspondances de Ficowski avec d'autres Tsiganes, des notes de

²⁸ Ainsi Isabel Fonseca qui écrit : « Papusza fut jugée. Elle dut comparaître devant la plus haute autorité chez les Tsiganes polonais, le *Baro Shero*, la Grande Tête, l'ainé. Après une brève audience, elle fut déclarée *mahrime*, ou *magherdi*, impure : le châtiment était l'exclusion irréversible du groupe. » (Fonseca, p. 16-17).

²⁹ Entretien avec l'auteur. Information confirmée par Magda Machowicz et Jerzy Ficowski.

³⁰ Czeslaw Ostankowicz, in *Nowe Sygnaly*, nr 29, 1957.

³¹ Conservées au Musée de Tarnow pour la plupart (don de Ficowski). Magda Machowski en publie de longs extraits et les commentent dans son livre.

³² Jerzy Ficowski a été un des fondateurs du Comité de défense des ouvriers (KOR), en 1976, mouvement démocratique qui inspira la création de *Solidarnosc* en 1980. Il agissait surtout comme écrivain, notamment en animant les éditions et la revue non officielle, *Zapis*.

³³ Lettre citée par Jerzy Ficowski en 1986 (Ficowski 4).

conversations et des observations, qui attestent de la multiplicité de ses sources. Il a réalisé un véritable travail d'ethnologue.

La question posée par l'œuvre de Papusza n'est aucunement celle du dévoilement de secrets, plutôt celle du passage à une expression écrite et imprimée d'une culture d'origine orale. Pour que le texte tsigane entre dans un nouveau code, on ne peut se limiter à une translittération dans l'autre langue, car selon qu'il est dit ou publié, la relation entre l'écrit et l'oral se modifie. Avec la poésie, c'est encore plus complexe, nous le savons bien³⁴. En cela la collaboration entre Papusza et Ficowski a été capitale, non pas pour « trahir » mais pour transmettre, pour faire passer l'émotion poétique d'une langue à l'autre. Et partant pour ouvrir le monde des *gadjé* à la sensibilité tsigane.

Quant à l'attitude du *Baro-Shero*³⁵, il faut aujourd'hui la relativiser. S'il a réagi aux diverses publications, nous avons vu qu'il n'a pas formellement condamné Papusza, et que c'est la rumeur au sein d'un monde tsigane souvent terrorisé par le pouvoir communiste, qui a fait l'essentiel. Selon des journalistes qui ont enquêté à Gorzów en 1957, elle aurait été battue, mais on ne sait pas par qui. En revanche, il est certain, que la grossièreté bureaucratique de la réaction de l'Union des écrivains, quand elle s'est rendue à Varsovie, l'a terriblement choquée ; elle l'a dit elle-même : « Je ne me souviens de rien. Le choc et le bouleversement m'ont fait oublier le monde entier. Je ne suis pas malade, plutôt furieuse contre ma vie. Ils disent que je déraile, que je n'ai plus toute ma tête. Mais ce n'est pas vrai. J'ai brûlé tout parce que j'étais en colère. Une colère impuissante. C'est l'impuissance qui m'a fait tout détruire. À quoi bon garder les poèmes et les lettres ? Je ne suis qu'une Tsigane sans éducation, sans maison. Je voudrais écrire, mais pour de vrai. Je me serais contenté de peu de chose, mais le destin m'a privée de tout. » (Machowska, p. 60-61).

On remarquera aussi, que du temps de Papusza, le *Baro-Shero* a changé deux fois, suite à des dissensions internes, justement en 1952 (il était trop riche et avait cinq femmes) ; il a été remplacé par un vénérable, mort en 1961, puis le précédent est revenu mais de plus en plus contesté. Une fois, il a même été attaqué en public au couteau par une femme (1974). C'était un sage très conservateur, qui exigeait une application stricte du code alors même que la communauté se délitait. Il est mort à 92 ans, en 1975. L'autorité de ses successeurs – des cousins – a petit à petit décliné.

Voyons maintenant quel a été le rôle exact de Ficowski ? A-t-il manipulé Papusza ? Était-il un envoyé de la police politique communiste ? Ou un fonctionnaire cynique ? Rien de tout cela. Nous avons vu comment il s'est au contraire protégé de cette police en rejoignant les campements tsiganes, et il a répondu longuement à ces accusations lorsqu'au début des années 1990, sous couvert de « lustration », certains l'ont attaqué³⁶. D'ailleurs personne n'a jamais publié la moindre preuve, tandis que la vie et l'ensemble de l'œuvre de Ficowski, un des pionniers de l'opposition démocratique en Pologne, attestent de sa bonne foi. Il n'a jamais initié ni soutenu la politique stalinienne de sédentarisation forcée dont il dénonce les inepties

³⁴ Voir par exemple les travaux de Patrick Williams, et son article « L'écriture entre l'oral et l'écrit » (Stewart & Williams, p. 63-82.)

³⁵ Le *Baro-Shero* (Grande-Tête) n'était reconnu que par une des quatre principales communautés tsiganes polonaises, les *Polska Rom*, ou tsiganes des plaines, certes les plus nombreux. Les *Kalderaches* ou les *Lovara* ont leurs propres autorités, sans parler des Tsiganes des montagnes (les *Bergitka*) qui eux n'ont qu'un code sans tribunal. (Ficowski 1, p. 56).

³⁶ Entretien dans *Gazeta Wyborcza* avec Lidia Ostalowska, op.cit.

dans ses écrits, s'il était favorable à l'alphabétisation et à l'éducation des populations tsiganes, ce n'était pas sans condamner – dans les limites de ses possibilités (la Pologne n'était pas libre !) – la violence et l'arbitraire des mesures du régime communiste³⁷.

Plus fondamentalement, la démarche de Ficowski vis-à-vis de Papusza, est d'abord poétique. Il découvre un personnage et une œuvre. Elle est, dit-il, la première poétesse tsigane consciente de l'être, et il n'a de cesse de la faire connaître. Il partage sa sensibilité. En ce sens, il agit comme avec Bruno Schulz. Il rencontre une vérité, ce que Schulz appelait « l'Authentique », et en éprouve une émotion extraordinaire. Cet émerveillement est à la source de son engagement intime et obstiné pour la défense de ces œuvres. Dans les deux cas, il a dû batailler et ruser avec la censure communiste pour obtenir des publications. Ce n'est qu'après le « dégel » de 1956, qu'il sort son premier essai sur Schulz ; au début des années cinquante l'édition des lettres retrouvées, malgré l'aide de Tuwim, ami de l'écrivain avant guerre, a toujours été très difficile³⁸. Pour les Tsiganes, il en va de même. C'est Tuwim qui impose l'édition des premiers poèmes de Papusza dans la revue *Problemy*, qui introduit dans l'entretien écrit par Ficowski des références au modèle soviétique et une version en romani de l'Internationale. C'est lui aussi qui permet la sortie, en 1953, du livre *Les Tsiganes en Pologne*. L'idée n'est pas de manipuler les Tsiganes ou de les trahir, mais de donner une autre image que celle, hostile, irrespectueuse et souvent raciste, que colporte la rumeur populaire et que relaie l'administration du régime (notamment la milice et les médias). Tuwim demande à Ficowski d'accepter, comme beaucoup le faisaient à l'époque, quelques « ajouts » pour brouiller la vue des censeurs – là encore une référence à l'exemple soviétique – ensuite il arrange tout, sans contrôle de l'auteur. Lequel ne choisit pas la couverture qui représente une main ouverte symbole de la divination, et qui induit en erreur des Tsiganes sur le contenu³⁹.

En réalité, Ficowski s'est fait ethnologue avec les moyens de son époque⁴⁰. Il a collecté d'autres chants que ceux de Papusza, accumulé des récits et des contes, décrypté les coutumes et les règles de vie, appris la langue, parlé avec beaucoup de monde. Il donne un sens à cette culture et décrit ses frontières plus ou moins poreuses avec la société polonaise où elle existe depuis des siècles. Son intention n'est pas d'aider à son effacement au nom de la civilisation et du progrès, encore moins de trouver une solution à une quelconque « question tsigane » ; il s'agit tout au contraire de favoriser une compréhension mutuelle, une ouverture à l'autre. Toute l'œuvre « tsigane » de Ficowski va dans ce sens.

Quel est, alors, la responsabilité des communistes ? L'image de Papusza a pu être récupérée par le régime, mais toujours indirectement. La poétesse n'a jamais accepté d'entrer dans ce jeu. Ficowski l'a précisé : « Jamais ni nulle part, Papusza n'a été exposée comme pionnière de la campagne de

³⁷ Voir le chapitre sur l'après guerre dans le premier livre de Ficowski (Ficowski 1, p. 51-53), ainsi que son deuxième sur le sujet (Ficowski 6).

³⁸ Ficowski raconte le détail de ses démêlés avec la censure, en introduction de son *Bruno Schulz, les régions de la grande hérésie* (Ficowski 2, p. 14-15.)

³⁹ Entretien de 1994 à *Gazeta Wyborcza*, op.cit.

⁴⁰ Il collabore très tôt avec la *Gypsy Lore Society* qui siégeait alors au Royaume-Uni.

sédentarisation. Je ne connais rien de tel. »⁴¹ D'autant qu'à partir du milieu des années cinquante elle vit dans un relatif isolement à Gorzów. On cite parfois un poème intitulé « Sur la bonne route », que l'on peut interpréter comme favorable aux actions d'éducation, mais il existe trois versions de ce texte. Seule celle publiée dans un hebdomadaire en 1952, comprend trois vers jugés douteux – « Ce qu'ils ont dit nous le ferons/nous voulons nous sédentariser/et envoyez nos enfants à l'école » –, ils ne sont pas repris dans les deux autres éditions de référence, en volume, de 1956 et 1973⁴². C'est bien peu, et ça ne suffit pas à faire de Papusza une activiste de la sédentarisation. Surtout lorsque l'on se souvient de son attachement à l'écriture et à l'école, où elle envoie d'ailleurs son fils adoptif, et qui pourrait aussi bien expliquer ces vers.

La politique communiste « d'aide à la population tsigane pour s'engager dans un mode de vie sédentaire⁴³ » a été très violente et, nous l'avons vu, la famille de Papusza en a subi les conséquences. Elle a commencé au début des années cinquante dans le contexte des tentatives de collectivisation forcée à la campagne, avec pour but principal de prolétarianiser les quelques milliers de Tsiganes qui avaient survécu à l'extermination nazie. Ce ne fut pas sans résistances de leur part. Ficowski raconte dans son livre comment à plusieurs reprises, notamment à Nowa Huta près de Cracovie, les familles affectées aux grandes aciéries, pourtant des sédentaires de longue date, disparaissaient au petit matin sans laisser d'adresse (Ficowski 1, p. 49-51). D'après Adam Bartosz, historien et directeur du musée rom de Tarnow, sur les quinze mille Tsiganes qui habitaient la Pologne en 1950, environ onze mille étaient itinérants même s'ils avaient parfois une maison d'hiver. En 1960, ils n'étaient plus que cinq mille (Machowska, p. 54.) Cette lente immobilisation, la « Grande Halte », a été accompagnée, comme dans la plupart des « démocraties populaires », d'une politique d'assimilation (ou polonisation) sous couvert d'éducation. Dans la pratique la pression policière et administrative était énorme sur cette petite population, des campements ont été détruits et des familles entassées dans des blocs d'immeubles ou des maisons vétustes. La loi de 1964, encore plus restrictive, a interdit les voyages en caravanes hippomobiles, etc. Le combat devenait désespéré dans la Pologne de Gomulka...

Dès lors, l'œuvre de Papusza ou les livres de Ficowski, de moins en moins accessibles sinon à des élites cultivées, pouvaient être parfois montrés à l'extérieur comme alibi, mais leur impact en Pologne demeurerait marginal. La situation personnelle de la poétesse, et les batailles de Ficowski avec l'office de la censure faisaient le reste. Le sort de deux films documentaires de qualité, réalisés dans le même contexte, à dix ans d'écart, montrent bien ces limites. Le premier, intitulé *Zanim opadna liście...* (Avant que les feuilles tombent...) de Wladislaw Slesicki, date de 1964 et présente avec force, la vie itinérante de Tsiganes *Lovara* ; le second en 1974, est intitulé *Papusza* (par Maja et Ryszard Wójcik) et fait un portrait saisissant de la poétesse que l'on voit parlant avec Ficowski. Ce sont deux images positives et attachantes du monde tsigane, il devient un symbole de liberté et de communion avec la nature ; mais ce monde n'existe quasiment plus, et ces images différentes de la propagande officielle sont peu diffusées, vite oubliées.

⁴¹ Entretien dans le film *Historia Cyganski*, 1991.

⁴² Les trois versions en polonais sont publiées en annexe du livre de Magdalena Machowska (Machowska, p. 335).

⁴³ Intitulé du décret gouvernemental, 24 mai 1952.

Finalement, plutôt que de chercher des boucs-émissaires ou des complots, ne pourrait-on pas comprendre l'histoire de Papusza comme le drame personnel d'une femme placée malgré elle au centre d'un choc qu'elle ne peut dominer. Son rêve de poète s'est avéré incompatible avec le monde autoritaire et bureaucratique des communistes. Après la mort de Tuwim en 1953, elle n'avait plus de protecteur, malgré une petite pension et deux prix décernés, elle a vécu plus de trente ans dans la misère. Après la mort de son mari, elle s'est installée chez sa sœur, à Inowroclaw, dans une profonde solitude. Selon une journaliste qui l'a rencontrée en 1981, un silence régnait autour d'elle : « Ce silence m'a bouleversée. Qui connaît la nature tsigane, comprend que ce silence incarnait le drame de cette femme. Les Tsiganes ne viennent pas la voir. Ils ne comprennent pas ses poèmes, ils se méfient toujours d'elle. »⁴⁴ En succombant aux rumeurs, ces Tsiganes n'ont pas compris qu'ils étouffaient une des seules voix qui pouvait les rendre audibles dans la société polonaise ; ce qui arrangeait les communistes qui voyaient toujours un danger dans une figure trop libre. Cela s'est soldé par un drame personnel.

C'est ce que semblent penser les deux protagonistes à la fin de leur vie. Dans une dernière lettre de décembre 1979, Papusza le dit clairement à Ficowski : « Je ne vous oublierai jamais. Vous m'avez fait beaucoup de bien, et de mal aussi. Vous avez tout mélangé, le bien et le mal. Vous avez rassemblé mes textes, vous les avez mis dans un livre. Ces sots de Tsiganes m'ont fait beaucoup souffrir, mais aujourd'hui ils ne me haïssent plus. Certains d'entre eux n'ont pas beaucoup de cervelle, voilà tout. [...] Ne vous tracassez pas pour moi. Tout cela, c'est du passé. » Elle n'accuse pas son ami, dit sa biographe Magda Machowska qui a étudié les trente années de leur correspondance, elle l'assure au contraire qu'avec son mari, ils ont toujours dit du bien des « messieurs de Varsovie », Ficowski et Tuwim⁴⁵.

De son côté, Ficowski ne peut plus lui parler directement. Menacé de représailles physiques par certains Tsiganes, il ne pourra même pas se rendre à son enterrement en 1987. Il a certes continué à œuvrer pour la culture tsigane, publié un autre livre et un recueil de contes⁴⁶, il n'a jamais cessé de défendre l'œuvre de Papusza tout en étant travaillé par un sentiment de culpabilité. Dans un long essai paru avant la mort de la poétesse, il est revenu sur cette sinistre affaire : « J'ai eu la chance de rencontrer Papusza, je suis considéré comme son « découvreur ». Papusza a eu la malchance de me croiser. Par ma faute, et sans que ce soit mon intention, elle a été victime d'une grande injustice. Elle est tombée sous le coup d'une damnation, et son nom est devenu, dans de larges cercles tsiganes, synonyme de trahison. Si, il y a plusieurs années, je n'avais pas rejoint le campement où elle vivait, nous n'aurions pas appris l'existence de la poétesse des forêts, et ses plus beaux poèmes n'auraient probablement pas vu le jour, ne seraient pas enregistrés sous forme écrite. Alors, on peut le supposer, Papusza aurait été plus heureuse, elle n'aurait pas connu autant de malheurs. Quoi que je dise pour ma défense – et j'aurais beaucoup de choses à dire – rien ne change les faits, que mon séjour dans le campement des Wajs en 1949 s'était avéré, pour Papusza, beaucoup plus lourd en conséquences néfastes que tout autre événement qu'elle a connu durant sa vie.

⁴⁴ Elzbieta Dziwisz, « Cale zycie Papszy », *Ekspres Reporterow*, Varsovie, 1981.

⁴⁵ Cf. le chapitre 5 de son livre (Machowska, p. 139-221).

⁴⁶ Paru dans une traduction française de Malgorzata Sadowska-Daguin, sous le titre *Le Rameau de l'arbre du soleil*, (Ficowski 7).

Mais, ce qui est le plus important, c'est que nous nous sommes liés d'une véritable amitié. » Et il conclut par cette adresse à Papisza : « Petite sœur, tu as dû payer très cher pour que se réalise ton vieux rêve, celui de laisser quelque chose de durable et de beau dans ce monde. Je suis conscient du fait que j'ai contribué à ta célébrité à venir, mais aussi au malheur que tu as vécu. Le mérite du premier ne me revient pas, et le second n'est pas exactement ma faute. Pourtant, le fardeau de la responsabilité pour les malheurs qui s'étaient abattus sur toi me pèse toujours, même si je me rends compte que c'était inévitable. Pardonne-moi, si tu le peux. »⁴⁷

J'ajouterai qu'au-delà de ces dimensions personnelles, cette histoire en dit long sur la vie et la condition des femmes tsiganes dans la Pologne des années quarante/soixante, sur leur dépendance, leur place et finalement leur obligation de se taire. De se soumettre. Ce versant du scandale, presque invisible à l'époque, nous aveugle aujourd'hui.

Maintenant, le temps a passé. La condition des Tsiganes polonais (entre 25 et 30 000 personnes) ne s'est pas forcément améliorée, mais une petite élite s'est mieux intégrée dans la société, plusieurs ont acquis une éducation supérieure, des associations et un musée défendent leur culture. La personnalité de Papisza émerge à nouveau. Selon Adam Bartosz, « la majorité des Tsiganes est fière de sa poétesse, beaucoup retrouvent en elle une communauté d'esprit, et ils estiment Ficowski comme celui qui a posé les fondements d'une connaissance de leur histoire et de leur culture en Pologne. »⁴⁸

Chaque année, à Gorzów, de grands rassemblements célèbrent sa mémoire, ses textes sont chantés ; et revit sous un nouveau soleil, celle qui aimait se présenter ainsi : « Toute ma vie, je l'ai passée sur la route, avec ma famille, mes frères et mes sœurs. On n'était pas des voleurs, nous ne faisons que jouer de la musique et dire la bonne aventure. Nous ne possédions aucun bien, hormis un cheval et notre roulotte. Nous vivions au jour le jour. La forêt ennoblit l'homme. Celui qui passe sa vie à la forêt, apprend à apprécier la liberté. Nous voyagions de village en village, les mains nues. Nous serrions nos enfants dans nos bras, nous mangions le pain des mendiants. Impossible d'oublier cette vie. Il y a des souvenirs qu'on ne saurait pas arracher à son cœur. Je n'oublierai jamais mes voyages, mon campement. J'en suis fière. Ne dites pas que je pleure parce que ces souvenirs me font de la peine. Non. Je suis très heureuse. »⁴⁹

Jean-Yves Potel

Bibliographie

Colum MacCann, *Zoli*, Paris, Editions Belfond, 10/18, 2007

Jerzy Ficowski,

1. *The Gypsies in Poland, History and Customs*, Varsovie, Interpress, édition en anglais, 1989, (Première édition polonaise en 1953)

⁴⁷ Jerzy Ficowski, "Falorykta" (Ficowski 5, p. 251-252, et 210.)

⁴⁸ *Romano elementaro*, op.cit.

⁴⁹ Entretien à la radio en 1963 avec Elżbieta Elbanowska, op.cit.

2. Jerzy Ficowski, *Bruno Schulz, les régions de la grande hérésie*. Montricher (Suisse), Editions Noir sur Blanc, 2004.
3. *Déchiffrer les cendres*, poèmes traduits par Jacques Burko, Paris, Est Ouest international, 2005,
4. *Tout ce que je ne sais pas*, poèmes traduits par Jacques Burko, Paris, Buchet-Chastel, 2005.
5. *Demony cudzego strachu*, Varsovie, Ludowa Spoldzielnia Wydawnictwo, 1986.
6. *Cyganie na polskich drogach*, Cracovie, Wydawnicza Literackie, 1965 (rééditions en 1974 & 1985)
7. *Le Rameau de l'arbre du soleil*, Paris, Editions Wallâda, 1990.

Isabel Fonseca, *Enterrez-moi debout, l'odyssée des Tsiganes*, Paris, Editions Albin Michel, 2003

Magdalena Machowska, *Bronislawa Wajs Papusza, między biografia a legenda*, Cracovie, Editions Nomos, Cracovie, 2011

Marci Shore, *Caviar and Ashes*, Yale, University Press, 2006.

Michael Stewart, Patrick Williams (S/dir.) *Des Tsiganes en Europe*, Paris, Editions de la MSH, 2011,

Julian Tuwim, "Ciganie. Rozmowa z Jerzym Ficowskim", in *Problemy* nr 10, Varsovie, 1950.

Bronislawa Wajs Papusza,

1. *Piesny Papuszy*, Wroclaw, Ossolineum , 1956.
2. *Piesni Mowione*, Lodz. 1973
3. *Routes d'antan/Xargatune drama*, traduction du romani par Marcel Courthiade, Paris L'Harmattan, 2010.



Papusza (debout) vers 1930.

Voir aussi Papusza et Ficowski filmés à la fin des années 1960 par M & R Wojcik :

http://www.youtube.com/watch?v=n-GtHtRyNkw&feature=player_embedded#